

L'AMI DE LA RELIGION

DE LA PATRIE.

JOURNAL ECCLESIASTIQUE, POLITIQUE ET COMMERCIAL.

12s. 6c. ANNÉE

"Le trône chancelle quand l'honneur, la religion et la bonne foi ne l'environnent pas."

ANNÉE 12s. 6c.

BUREAU DE REDACTION
100, Rue Ste. Famille, No. 115

Québec, VENDREDI, 13 Juillet, 1849.

BUREAU DE REDACTION
Rue Ste. Famille, No.

Articles de Fantaisie.

LES Soussignés ont reçu par le *Douglas* de Londres, un assortiment considérable d'Articles de Gout se composant de Pone-monnaie en Nacre de Perle incrusté en argent, Ditto en Papier maché, Souvenirs en Nacre de perle ciselé sur fond de velours, Bourses mécaniques, objets en Albâtre, Eventails riches, Bracelets, Agrafes, Livres de Prières richement reliés en velours, &c., &c.

J. & O. CREMAZIE.

Québec, 4 juin 1849.

Guitares Françaises.

De la manufacture de Hussen et Duchêne, à Paris, à vendre par les Soussignés.

AUSI.

Cordes françaises pour Guitares et pour violon.

J. & O. CREMAZIE.

Québec, 4 juin, 1849.

Paniers Français en Osier.

CORDES DE VIOLON, etc.

LES Soussignés viennent de recevoir par le navire *Océan*, venu directement de Bordeaux à Québec, une grande quantité de Paniers, Corbeilles, Gibecières, Paniers pour la pêche, &c., &c.

J. & O. Grémazie.

Québec, 4 juin, 1849.

PAPIER à DESSIN.

LES Soussignés ont reçu de Paris et offrent en vente un assortiment des meilleurs PAPIERS à DESSIN Français tels que :

- Grand Monde Mécanique.
- Grand Aigle, Pelure blanche,
- Do do Dioptrique,
- Colombier,
- Jésus,
- Grand Raisin Dioptrique,
- Grand Aigle velin
- Do do vergé,
- Grand Raisin velin,
- Cartons Bristol de toutes grandeurs et qualités.

J. & O. CREMAZIE.

Québec, 4 juin, 1849.

VINS FRANÇAIS.

LES Soussignés viennent de recevoir par le navire *Océan*, venu directement de Bordeaux à Québec, une grande quantité de VINS FRANÇAIS en caisses et en fûts, consistant en :

- ST. JULIEN, Vins rouges.
- ST. ESTAFÉ,
- MONFERRAND,
- BOURG,
- SAUTERNES, Vins blancs.
- GRAVES,
- CERONS,
- LIQUEURS de la Martinique,
- Do de Bordeaux,
- VINS de la Champagne,
- SILLERY gd. Mousseux,
- VERZENAY, do
- VILLEDOMANGE,
- MAREUIL.

J. & O. CREMAZIE.

Québec, 4 juin, 1849.

Nouvel Etablissement.

LE Soussigné à l'honneur d'informer le public qu'il a ouvert un établissement comme

IMPRIMEUR

LBRARE ET PAPETIER,
RUE BUADE, 9 RUE BUADE,
Haute-Ville, Haute-Ville,
QUÉBEC.

Il vient de recevoir par le *CANADA*, de Glasgow, un assortiment considérable consistant en PAPIER de toutes qualités et descriptions, Plumes d'acier, de Gillois et Perry, en cartes et en boîtes, Plumes de Gigue et d'Oie, Enveloppes, Cires à cacheter, Encre, Encieris, Pupitre portatif, Porte-feuilles Papier à musique, Carton, Dessin de Londres, Cartes, Plumes d'Or, etc., et autres articles de goût et d'utilité trop nombreux à détailler dont un catalogue sera publié dans le cours de la semaine.

Une grande variété de LIVRES d'ÉCOLES, Dictionnaires, Atlas, Cahiers. Le soussigné espère par sa longue expérience dans cette branche de commerce, acquise dans un des plus anciens établissements, et par une stricte attention aux affaires mériter une part du patronage public.

J. T. Brousseau.

Québec, 28 mai, 1849.

JOURNAL LITTÉRAIRE.

LA COURONNE DE BLUETS.

II.

(Suite.)

La marquise, ce jour-là, comme toujours, était assise dans le salon et tressait des couronnes. La vieille nourrice en ouvrit la porte avec bruit, et les joues rouges, les yeux brillants :

"Madame la marquise, dit-elle à voix haute, Francesca attend la couronne que vous lui avez promise."

Ces paroles retentirent dans la salle silencieuse ; mais la pauvre malade ne fit pas un mouvement, pas un geste qui pût donner l'espoir qu'elles avaient vibré dans son cœur.

Ce premier échec ne découragea pas la dévouée nourrice, qui, s'avançant vers la marquise, lui prit le bras et la fit lever de son fauteuil, ainsi qu'elle le faisait chaque jour à l'heure du coucher ou de la promenade, et la conduisit à la chambre dans laquelle était Ninetta, à genoux sur le prie-Dieu, où elle appelait son bon ange à son secours. Carina en ouvrit la porte, et la jeune Napolitaine s'avançant vers la marquise :

"Vite, vite, bonne mère, dépêche-toi, lui dit-elle, que j'arrange mon voile avec ta couronne, afin que Carina me conduise à la procession."

A cette voix, à cette vue, la malheureuse mère poussa un cri déchirant et tomba évanouie entre leurs bras. Pendant longtemps il fut impossible de la rappeler à la vie.

"Mon Dieu ! mon Dieu ! l'aurais-je tuée en voulant la sauver !" s'écriait Carina en arrachant ses cheveux dans le plus violent désespoir.

Enfin la marquise fit un mouvement. Ses deux mains se portèrent à son front, elle en écartera les cheveux, ouvrit faiblement les yeux, puis les referma presque aussitôt. Un instant encore elle resta immobile ; mais cette immobilité était le retour au sentiment, à l'existence. Ses yeux, en se rouvrant, rencontrèrent le visage de Ninetta ; elle laissa de nouveau retomber sa tête en murmurant faiblement :

"Reste auprès de moi, Francesca. Oh ! si tu savais quel horrible songe j'ai fait ! Je t'avais perdue, mon enfant, toi si belle, si pure, si sainte. Reste-là, continua-t-elle en attirant Ninetta sur son cœur. Tiens, Carina, dit-elle en tendant une main à sa vieille nourrice, regarde-moi... je pleure ! ah ! c'est de bonheur ! Ne t'inquiète pas ; si tu savais combien ces larmes me font de bien ! elles déchargent ma poitrine oppressée d'un poids mortel."

La bonne Carina p'eura aussi et couvrait les mains de la marquise de baisers et de larmes. Quand à Ninetta, elle n'avait pas besoin de feindre une émotion qu'elle ne ressentait pas : son cœur battait à coups redoublés, ses yeux étaient remplis de pleurs. Toute timidité avait disparu devant ces larmes de joie et d'événement qu'elle sentait tomber sur son front des yeux d'une mère qui était heureuse par sa seule présence. Elle s'oubliait elle-même devant ce bonheur mensonger. Le passé n'existait plus ; elle se sentait bien réellement portée à aimer la marquise de tout l'amour qu'elle avait eu pour sa mère. Elle avait enfin dans le cœur ce sentiment divin de tendresse, de profonde pitié et d'abnégation que Dieu envoie aux saintes filles qui se dévouent aux malades sous l'humble habit de sœur de charité.

Pendant que se passait la scène que nous venons de décrire, la procession, bannières en tête, parcourant la campagne, s'approchait de la villa. On entendait les sons purs des jeunes filles chantant de saints cantiques. Carina et la nouvelle Francesca se joignirent à ces saintes prières.

"Chante, mon enfant, dit doucement la marquise ; mêle ta voix si suave aux leurs. Prie pour ta mère."

La jeune fille obéit. Pendant qu'elle chantait, la marquise laissa peu à peu glisser sa tête sur l'oreiller, tandis que ses lèvres murmuraient chacune des paroles que Ninetta prononçait.

Celle-ci baissa insensiblement la voix, laissant nonchalamment chaque son mourir à la fin de chaque vers comme un écho

lointain : on eût dit un de ces chants si mélodieux que les vagues de la mer semblent, le soir, apporter au rivage.

La marquise avait fermé les yeux ; mais, par un mouvement presque imperceptible, sa tête suivait la mesure du chant, comme si le souffle de la jeune fille l'eût mollement bercée en passant sur son front. Pendant un quart-d'heure la gracieuse enfant chanta ainsi près de la pauvre malade qui dormait ; car, chaque fois que sa voix s'arrêtait, la marquise faisait un mouvement.

Ninetta cessa enfin de chanter, mais elle n'osait faire un mouvement même imperceptible ; elle semblait épier et pour ainsi dire protéger son sommeil. Carina joignait les mains, et, par un de ces mouvements instinctifs que donne le cœur, elle s'agenouilla et courba sa tête blanche devant la dévouement de la jeune fille, en appelant sur sa tête la bénédiction de Dieu, dans une de ces prières intimes, voix sainte que l'âme murmure tout bas à son créateur.

Au bout de quelques instants du sommeil calme et réparateur de la chère malade, elles se levèrent et se précipitèrent dans les bras l'une de l'autre en murmurant tout bas :

"Elle est sauvée !... elle est sauvée !..." A cet instant, il eût été difficile de dire quelle était la plus heureuse, tant Ninetta était identifiée avec sa position nouvelle.

Ce sommeil réparateur et calme dans lequel était tombée la marquise annonçait que la crise était heureuse et que ses maux étaient finis. Effectivement, à son réveil, si Pon en excepte une grande faiblesse, la pauvre mère avait repris toute sa santé d'autrefois. Seulement elle avait conservé de cette maladie fatale un amour inquiet pour sa fille, il la lui fallait jour et nuit auprès d'elle. Si Francesca s'éloignait un instant, les yeux de sa mère, se remplissaient de larmes, et un pressentiment vague la faisait souffrir ; mais quand la jeune Napolitaine était auprès d'elle, son regard s'illumina de la joie la plus pure, et son doux sourire annonçait le calme et la sérénité de son âme.

"Son bonheur me fait mal," disait quelquefois Ninetta à la vieille nourrice.

Mais celle-ci lui mettait promptement la main sur la bouche, dans la crainte d'être entendue.

"Tais-toi, enfant, tais-toi," répondait-elle. Dieu nous protège : puisqu'il a fait naître son erreur, conservons la lui précieusement pour lui conserver l'existence.

Cependant, craignant quelques démarches de la vieille tante de Ninetta qui ne lui fissent découvrir et leur demeure et leur secret, Carina s'entendit avec la jeune fille pour persuader à la marquise de quitter Naples de retourner dans leur belle demeure de Rome. Celle-ci, qui n'avait d'autre désir, d'autre volonté que de plaire à son enfant aimée, consentit à tout, d'autant plus que la santé de Francesca lui semblait entièrement remise. Aussi, après quelques préparatifs, les trois habitants de la villa lui dirent un éternel adieu et partirent pour retrouver dans la gracieuse ville des Césars, l'antique palais de la noble famille des Spinelli.

Le jour que les voyageurs arrivèrent à Rome, c'était le jour de la fête de la ville sainte. Le bruit des cloches, le chant des cantiques, la voix de la foule mêlée aux prières, l'encens qui fumait partout sur les marches de Saint-Pierre et sur celles du Vatican, tout cela émerveillait et charmaient la jeune Calabraise, élevée dans toute la simplicité de ses montagnes, et ensuite si humblement exilée dans la triste chaumière de sa tante. Elle voulut voir ces merveilles. La marquise eut que c'était un caprice, et s'y prêta avec joie. Elles furent à la bénédiction du Pape, qui sortit porté comme une relique sainte et incliné sous le poids de son humanité divine ; c'était un digne vieillard. La foule courait curieuse, animée, encombrant le pont Saint-Ange, ruisselant sur la place Saint-Pierre, pour se précipiter à genoux dans la poussière et recevoir la bénédiction du Souverain-Pontife, accompagnée toujours de celle de Dieu.

Malgré la modeste existence dans laquelle s'étaient écoulées ses jeunes années, Ninetta ne se trouva pas embarrassée et étrangère dans la grande et aristocratique demeure où elle devait vivre. Elle avait en elle tant de noblesse, de distinction,

qu'elle semblait faite pour la richesse et la pompe qui l'entouraient. Son intelligence lui faisait deviner et comprendre tous les détails, les mille détails qui auraient pu la trahir. Aussi tous, parents, amis, serviteurs, étrangers furent-ils dupes de la ruse de la dévouée nourrice. Elle-même finit presque par croire à son mensonge, et au bout de quelque temps Ninetta fut tellement identifiée avec son rôle, qu'il devint pour elle une réalité. Elle était Francesca, la fille bien-aimée de la marquise, et si quelqu'un lui eût rappelé le passé, elle l'eût pris pour un calomniateur.

La vie était heureuse pour tous ; la marquise voyait sa fille belle de santé, et Carina retrouvait la marquise jouissant du bonheur le plus pur.

Un jour, cependant, Ninetta fut rappelée à la réalité. C'était un peu avant la sieste qu'elle faisait tous les jours auprès de sa mère. Deux hamaes étaient à cet effet attachés sur une terrasse couverte de fleurs. Bercées doucement, elles s'envoyaient en fermant les yeux un dernier regard d'ineffable tendresse.

Ce jour-là, la marquise, à demi couchée sur des coussins, tenait entre les siennes les petites mains effilées de sa fille, qu'elle caressait doucement. Tout à coup elle leva la tête, et regardant Francesca avec un doux sourire :

"Veux-tu devenir grande dame, mon enfant, lui dit-elle, en épousant le duc Doria, qui te demande ?"

"Moi ! s'exclama Ninetta en rougissant. Car nussit il lui revint à la mémoire sa naissance humble, sa position infime. Elle pouvait tromper la marquise, mais cette erreur lui sauvait la vie ; mais ce serait une bassesse, ce serait un crime que de voler un nom et une fortune qui n'étaient pas offerts à elle, la pauvre Ninetta, mais à Francesca, la noble fille des Spinelli. Son embarras s'échappa pas à la marquise.

"Qu'es-tu, ma fille ? qu'es-tu, mon enfant bien-aimée ? s'écria-t-elle en l'attirant sur son cœur. Si ce mariage te déplaît, n'en parlons jamais. Le duc même ne viendra plus ici.

"Non ma bonne, mon excellente mère ; ce n'est pas le duc que je refuse, c'est le mariage. Je ne me marierai jamais.

"Jamais, et pourquoi, ma Francesca ? demanda d'un air surpris la marquise. Ah ! je comprends, continua-t-elle en déposant un tendre baiser sur le front de la jeune fille, c'est parce que tu craindras de me quitter. Ne sais-tu donc pas que ta mère mourrait loin de toi ? Aussi, tout est convenu, nous demeurerons ensemble le reste de nos jours.

Cette crainte n'était pas la seule cause de son refus, ma mère ; c'est un vœu que j'ai fait à la sainte reine des anges ; quand j'étais si malade, que je pensais te quitter pour toujours, je me suis vouée à la virginité, et mon vœu a été exaucé, puisque ma divine protectrice m'a rendue à ton amour.

"Merci ma fille, merci, ma Francesca, s'écria l'heureuse mère en serrant tendrement entre ses bras la jeune Napolitaine. Nous ne parlerons jamais mariage, nous vivrons heureuse entre nous, et mon âme dévouée te tiendra compte de la vie que tu m'as conservée que pour moi.

Depuis ce moment, rien ne vint interrompre le calme et le bonheur qui régnaient entre Francesca et la marquise.

(A Continuer.)

LA PRESSE DE MONTRÉAL.

Enfin les journaux toriens de notre capitale ne dissimulent plus, ils se montrent sous leurs vraies couleurs, ils discutent de sang froid et avec assez de franchise la séparation d'avec la mère-patrie ; les uns annoncent même, sans plus tarder, que le Canada est à jamais perdu pour l'Angleterre. Il s'agit pour eux de décider maintenant si le Canada fera partie d'une confédération de toutes les provinces de l'Amérique Britannique du Nord, s'il sera république indépendante, ou encore s'il sera annexé à la république Américaine. A en juger par le commencement de la discussion, l'annexion n'emportera chez eux.

La Gazette néanmoins est pour l'indépendance et contre l'annexion pour le moment. Elle dit "qu'il y a beaucoup de choses à régler avant que les Anglais du Canada acceptent la proposition de l'an-

nexion." Il faudrait, suivant elle, pour éviter toute collision entre les races, commencer par séparer la portion anglaise de la population du Bas-Canada, comprenant une grande partie du district de Montréal et des townships, de la portion française qui serait érigée en province française avec Québec pour capitale et pour port libre ! Après cela, dit-elle, nous pourrions décider si l'annexion nous serait avantageuse. C'est-à-dire que nous céderions aux anglais toutes les localités où on a fait des améliorations importantes depuis nombre d'années, pour nous confiner dans les localités systématiquement négligées sous ce rapport. Nous verrons. La Gazette prétend que le Canada ne peut pas demander à la Grande-Bretagne de s'annexer à une nation puissante et rivale et que d'ailleurs l'orgueil britannique s'y refuserait. Elle veut une séparation paisible, et des concessions mutuelles entre les races qui nous divisent ; mais que dans tous les cas les anglais gouvernent en haut et les français en bas ! Comme la Gazette ne nous a pas invités à faire des arrangements avec elle à ce sujet, nous laisserons la tâche à ceux qui ont eu cet honneur.

"Nous désirons, dit-elle, nous entendre bien avec le *Moniteur* et l'*Avenir* et leurs amis, sur la nécessité d'avancer le Canada, sans égard aux tracasseries d'aucun sort, soit du prêtre, soit du roi, et nous leur conseillons de monter à leurs lecteurs les difficultés de pétitionner pour l'annexion, comparativement à celles de demander l'indépendance."

"La Gazette croit que nos jeunes gens vont se laisser prendre à ce piège, elle connaît leur étourderie. Elle disait dans un autre numéro : "Nous avertissons les journaux ministériels et leurs supports de prendre bien garde. Le bill des pertes de la rébellion a fait CASADIEN tout habitant du Canada. Il ne faudra pas bien du temps pour les unir tous, en un grand parti cherchant à découvrir ce qui est l'avantage du Canada, sans songer à celui de la Grande-Bretagne et de toutes les autres nations. Ce bill a fait des loyalistes ce qu'étaient les rebelles d'autrefois."

Nous sommes heureux d'apprendre que l'effet du bill soit si complètement changé par la Gazette ; il devait avoir, disait-elle, à quelque temps, la fatale conséquence d'allumer une guerre de races très-désastreuse ; et aujourd'hui il a le bon effet de faire de "tout habitant du Canada un CASADIEN ; d'unir le peuple en un grand parti qui cherchera à l'avenir l'avantage du Canada ! Mais peut-on désirer quelque chose de mieux ? C'est donc à dire que les toriens ne travaillaient pas avant cela pour le plus grand avantage du Canada.

Le *Morning Courier* vient ensuite dans le même sens que la Gazette. Sa nouvelle profession de principes est conçue en ces termes :

"Le mot d'ordre de notre population britannique doit être désormais "Indépendance canadienne," paisiblement obtenue, garantie par la mère-patrie. Gouverneur électif ; Conseil législatif électif ; réduction de salaires ; diminution des dépenses ; parfaite égalité religieuse ; ouverture de toutes les établissements d'éducation aidés du fonds public "ou par des propriétés accordées autrefois "ou par la couronne de France ou par celle d'Angleterre ; démolition de toute incorporation religieuse ; destruction de la tenure féodale ; abolition des dîmes com-pulsives ; formation d'un code de lois "pour tout le Canada, comprenant les meilleures parties des systèmes anglais "et français ; grande réforme dans les lois "de jury."

Ce journal est d'opinion que pour ce qui regarde l'Angleterre, il n'y aura point de difficulté à obtenir l'indépendance ; il suffira, dit-il, d'adresser une pétition respectueuse à la reine, lui disant que le Canada est assez grand pour marcher tout seul, sans le secours du bureau colonial. La séparation est inévitable, ajoute-t-il, c'est une de ces terribles nécessités qui surviennent dans l'histoire de toute nation.

Le *Herald* n'est pas moins prononcé que ses confrères. Il nous paraît plus favorable à l'annexion que les autres. En parlant ces jours passés des avantages commerciaux que nous retirons d'une an-